

ATHLETISME

NOUREDDINE MORCELI (CHAMPION OLYMPIQUE ET TRIPLE CHAMPION DU MONDE DU 1500 M) AU "SOIR"

"Pour réussir, il faut s'entourer de gens honnêtes"

Noureddine Morceli est l'athlète qui a le plus marqué le sport algérien. Il était l'auteur de plusieurs records du monde, triple champion du monde du 1500 m et champion olympique à Atlanta 1996. Il était cet athlète complet que seul le Marocain Hicham El Guerrouj pouvait détrôner. C'était un phénomène des pistes d'athlétisme. Aujourd'hui, l'enfant de Sidi Akacha, qui a quitté les arènes depuis 2000, au lendemain des JO de Sydney, ne veut pas pourtant entendre d'une retraite internationale. Dans cet entretien, il consulte ses "mémoires" de sportif légendaire et parle aussi de ses objectifs. Il revient sur sa passion et explique les raisons qui ont conduit l'athlétisme algérien à "planter" ses pointes. Le bras de fer IAAF-FAA-MJS et d'autres sujets qui intéressent nos lecteurs et le grand public sont aussi au menu de ce jeu de questions-réponses avec un champion bien de chez-nous.

Que devient Noureddine Morceli ?

Après avoir vécu quelques années entre les Etats-Unis et la Suisse, j'ai décidé de rentrer en Algérie pour vivre parmi les miens. Malgré cette immigration temporaire, si on peut l'appeler ainsi, je n'ai jamais coupé les ponts, car je suis très attaché à mon pays qui m'a offert toutes les conditions pour réussir ma grande carrière athlétique. Je peux à tout moment vivre à l'étranger, mais c'est en Algérie que je me sens bien et en paix. Je me déplace plusieurs fois par an en Suisse et aux Etats-Unis où je suis invité pour donner des conférences.

Depuis votre dernière apparition aux JO de Sydney 2000, qui s'est soldée par une déception, vous n'avez pas donné signe de vie.

Après mes trois participations aux Jeux Olympiques (Barcelone 92, Atlanta 96 et Sydney 2000), j'étais contraint de prendre du recul en raison de divers problèmes. Avant tout, un athlète est un être humain et pas un robot. Je n'ai pas voulu renouer avec la compétition internationale sans être en possession de tous mes moyens physiques et psychologiques. Le moins que je puisse dire, est qu'il fallait que je ne tienne point mon statut, ainsi que l'honneur de ma patrie. Pour autant, juste après les joutes australiennes, je n'ai pas "chômé". J'ai activé durant quatre années en sein du Comité olympique international (CIO) en tant que membre élu de la commission des athlètes. Cette commission défend les intérêts des athlètes. D'ailleurs, tout au long de ce mandat, cet énorme travail a été sanctionné par une revue dans laquelle j'ai exprimé mon point de vue à l'instar de Bubka et d'autres champions. L'expérience du CIO fut très enrichissante pour moi et je suis prêt à la renouveler. En cela, je fais confiance au Comité olympique algérien (COA).

Mais, six années après votre dernier 1500 m de Sydney, vous n'avez pas annoncé officiellement votre retraite ?

Si j'annonce un jour ma retraite, ça sera vraiment de sérieux. Je ne veux nullement me retirer pour revenir quelques mois plus tard, comme le font certains spor-

tifs. J'ai traversé des moments difficiles avec des blessures à répétition qui m'ont empêché de reprendre la compétition. J'avais hâte d'honorer mon pays à l'occasion des rendez-vous internationaux qui ont succédé à Sydney-2000, mais j'étais rattrapé par les blessures. Pour le moment, je m'entraîne sur la base de footings, sans me fixer un quelconque objectif. J'entretiens encore l'espoir de reprendre le chemin de la compétition. Si tout va bien, je chausserais mes pointes. La volonté existe, mais cela ne veut pas signifier que je vais m'aventurer. Je n'ai pas l'intention de décevoir les Algériens qui étaient fiers de mes prestations. On a bien vu des champions à 40 ans à l'image de Yifter Miruts, double champion olympique du 5.000 et du 10.000 m à Moscou 1980.

Votre frère et entraîneur Abderrahmane s'est également éclipsé de la scène sportive ?

Mon frère Abderrahmane vit depuis deux années avec sa famille en Californie. Il est entraîneur à l'université de Riverside. J'aurais souhaité qu'il reste en Algérie afin qu'il mette à profit son expérience envers les athlètes algériens. C'est le destin. Si l'a choisi de partir aux Etats-Unis, c'est qu'il a ses propres raisons. Actuellement, il entraîne un groupe d'athlètes africains. Mon frère Abderrahmane, qui jouit d'un grand respect à Los Angeles, s'est sacrifié énormément pour moi. Il était un symbole.

N'y a-t-il que ton frère qui t'a aidé ?

Il serait maladroit et ingrat de ma part de ne pas rendre hommage à la firme Sonatrach qui m'a parrainé durant toute ma carrière, notamment mon respectueux président Djouad Mohamed qui était d'un indéniable apport pour moi. Djouad a fait beaucoup pour le sport algérien. Bien évidemment, il y a mon ancien manager Ammar Brahmia, mes anciens camarades d'entraînement, à savoir Abdenouf Réda, les frères Brahmia (Abdelbaki et Nacer), Benzai Abdelkrim, Driouche Mohamed, Sakhri Azzeddine, le masseur Bouchakour Ahmed qui accomplissait un excellent travail. Bouchakour était proche de moi. Toutes ces personnes ont été d'un apport important dans mon



Le rêve de Morceli s'est réalisé à Atlanta 96

ascension. Je le répète, je ne suis pas un ingrat. Je n'oublierai jamais ceux qui m'ont aidé. J'ajouterai le rôle de la presse nationale qui a commenté tous mes exploits.

La presse nationale a-t-elle été tendre avec toi ?

Vous m'avez donné l'occasion de rendre hommage à la presse algérienne qui, malgré le manque de moyens, a couvert toutes mes sorties d'une façon remarquable. Je tiens à remercier tous les journalistes et reporters de la presse écrite, audiovisuelle et parlée qui ont commenté tout mon parcours et ce, du début de ma carrière jusqu'au sacre olympique d'Atlanta.

L'athlétisme algérien est actuellement dans un véritable borborygme, au point où l'IAAF vient de suspendre la FAA. Quel est ton point de vue ?

Pour une catastrophe, c'en est vraiment une. Comme tous les Algériens, je suis peiné par cette décision. Les plus grands perdants suite à cette décision sont les athlètes qui en subiront les conséquences. Une chose est sûre : cette malheureuse situation laissera des traces. Je n'en dirai pas plus.

Comment expliquez-vous la décadence de notre athlétisme qui n'a point brillé depuis les JO de Sydney ?

Depuis la belle moisson de médailles remportées par Benida Merah, Saïdi Sief Ali, Saïd Guerni Djibir et Hammad Abderrahmane, à Sydney, notre athlétisme a connu une nette régression. Peut-être que ceci est dû au manque de suivi pour ces athlètes aillent plus loin. A mon avis, pour réussir, il faut s'entourer de gens honnêtes qui aiment leur pays. Je parle en connaissance de cause, l'entourage peut influencer positivement, comme

négalement sur les résultats techniques. Je ne mets pas en doute le nationalisme de notre élite qui mérite un meilleur entourage. Le président Abdelaziz Bouteflika, qui était ancien ministre des Sports, a donné tous les moyens à notre élite. Il ne faut pas se contenter de dire à chaque fois que la relève existe alors que les années passent. Si on ne progresse pas entre 20 à 26 ans, ce sera difficile, voire impossible, d'être champion du monde ou olympique. Moi, à 18 ans, j'étais vice-champion du monde junior et à l'âge de 21 ans, j'ai décroché mon premier titre mondial du 1500 m. Tout comme le Marocain El Guerrouj ou Gèbrséléssié qui ont éclaté à l'âge de 20 ans.

Même à Chlef, ta ville natale, l'athlétisme n'est plus rayonnant ?

L'athlétisme n'a pas seulement régressé à Chlef, mais au niveau national. La situation difficile qu'a traversée l'Algérie était loin d'épargner le sport. Malgré cela, la wilaya de Chlef s'est employée à développer le sport. Jetez-en un coup d'œil dans toutes les sélections nationales, vous trouverez des jeunes athlètes issus de Chlef. Le wali de Chlef, est en train de rattraper le temps perdu, pour que le sport à Chlef atteigne les sommets. Le premier responsable de la wilaya ne lésine pas sur les moyens. A cet effet, il va incessamment ouvrir le centre de préparation conçu spécialement pour les athlètes. Il ne faut pas oublier que Chlef demeure toujours un véritable pôle de développement en Algérie. La ville a donné tant d'athlètes d'élite à ce jour pour les équipes nationales (athlétisme, football, volley-ball, etc.). Cette tradition ne date pas d'aujourd'hui. Chlef a marqué le sport algérien. En somme, pour que l'athlétisme retrou-

ve son lustre d'antan, il faut que tout le monde y mette du sien.

Est-il vrai que des pays vous ont proposé la naturalisation, contre de grandes sommes d'argent ?

Exact. Je préfère ne pas citer les noms des pays qui m'ont sollicité pour courir sous leurs couleurs, ni les sommes qui m'ont été proposées.

Quelle est la recette pour devenir un Morceli Noureddine ?

Il faut faire preuve d'énormes sacrifices. Depuis mon jeune âge (minime et cadet), je me suis consacré à fond pour atteindre mes objectifs. Il y a des jours où j'ai fait du stop, j'ai dormi dans le hammam et dans le bus à la veille des cross. Le lendemain, je remporte la course. Je me suis forgé à braver le froid, le soleil, la faim, etc. Je m'entraînais 8 heures par jour, soit 4 heures le matin et 4 heures l'après-midi. Mon programme ne consistait pas seulement à avaler des kilomètres, faire de la musculation, de la vitesse. C'était un entraînement de 24h. Car le plus important était de gérer l'après-entraînement. Si on ambitionne de réaliser une grande carrière, il faut être un digne professionnel. Je vivais dans un circuit fermé (stade, hôtel) pendant 11 mois sur les douze de l'année, car j'avais la rage de réussir, surtout qu'à l'époque, l'Algérie traversait une décennie noire. L'emblème national ne me quittait jamais à l'étranger. Le drapeau était dans mon sac à l'occasion de mes sorties internationales. Je n'attendais que les exploits pour faire un tour d'honneur. Tout cela pour dire que l'Algérie n'est pas morte.

Si on vous confie la mission d'entraîneur national, accepteriez-vous ?

Pourquoi pas ? A condition qu'on me donne carte blanche pour tenter de réussir un tel challenge. J'entends par là que ce n'est pas à moi de me déplacer aux consulats pour faire des visas aux athlètes comme cela est souvent le cas. L'entraîneur ne doit pas régler les problèmes administratifs des athlètes. Sur le plan technique, lorsque je programme un stage ou une compétition à l'étranger, il ne faut pas qu'on me mette les bâtons dans les roues. Il faut que chaque personne fasse son travail. C'est aberrant de constater que des athlètes ont raté des compétitions internationales à cause de visas ou autres. Avec cette gestion là, il ne faut pas s'attendre à des résultats. Si on me confie un jour cette mission, il faut que je sois entouré par un groupe d'athlètes qui suit le programme à la lettre et qui ne se sacrifie que pour la préparation. Sans ces paramètres, le meilleur entraîneur du monde ne peut réussir.

J'ajoute aussi qu'un ancien champion du monde ou olympique ne va pas forcément réussir une carrière d'entraîneur.

Après la retraite d'El Guerrouj, il n'y a pas de leader sur le 1500 m ?

C'est juste. La campagne de lutte contre le dopage menée par l'IAAF a épinglé certains athlètes. A mon époque, j'ai senti le parfum du dopage. Au meeting de Zurich, en 1999, j'ai terminé 4^e devant les athlètes dont les performances sur le 1500 m ne dépassaient pas les 3'33". J'avoue que ce jour, j'étais totalement marqué non pas par mon classement, mais par l'étonnante forme de mes adversaires. Il faut mettre tous les moyens pour éradiquer ce fléau. L'athlétisme propre permet aux athlètes propres de réussir leur carrière sportive et avoir une vie modèle.

Est-ce que tu fais de la politique ?

Non. Je ne fais pas de politique et je n'en ferai jamais. Je suis un sportif et je le resterai. Comme je l'ai toujours annoncé, mon parti, c'est le peuple. Un sportif n'a rien à voir avec la politique. Le président Abdelaziz Bouteflika, que Dieu le préserve, est le symbole du pays et l'homme de la situation. Il a fait des miracles pour sortir l'Algérie de la décennie noire. Il faut que le peuple le soutienne sans relâche afin qu'il poursuive son œuvre. Cependant, si mon pays me sollicite pour apporter des propositions, je répondrais favorablement. Je me sacrifie toujours pour ma patrie.

En dépit de tes exploits, qui ont marqué l'histoire de l'athlétisme mondial, ton image n'est pas exploitée en Algérie ?

Nul n'est prophète en son pays. Il y a de la jalousie dans l'air. Ce n'est pas à moi de m'imposer, ni de me faire ma propre publicité. Ceux qui me sous-estiment, sous-estiment l'Algérie.

Quelle est ton équipe préférée ?

Je suis un athlète du Mouloudia d'Alger depuis plus dix années et je supporte l'équipe du MCA et celle de ma ville natale, l'ASO Chlef. Il ne faut pas perdre de vue que le MCA est un club qui a des supporters partout en Algérie. Mais si un jour, le MCA croise en finale de la Coupe d'Algérie Chlef, je supporterai celle qui gagne.

Quelle est la chose qui te fait le plus mal au cœur ?

C'est l'hypocrisie incontestablement, les gens sans état d'âme. Ceux qui n'ont pas de parole, les ingrats et les escrocs. Ce genre de personnes me dégoûte vraiment.

Pour conclure ?

Courez une fois pour toutes la violence en Algérie et que les Algériens parviennent à se réconcilier entre eux. C'est mon plus sincère souhait que de voir l'Algérie sortir de cette situation.

Entretien réalisé par
Chafik B.